

déjà l'on n'ait fait usage d'une méthode analogue à la nôtre et fort sévère, on pourra :

1° Eviter des pertes de temps complètement gaspillé ;

2° Utiliser des instants qui semblent déjà avoir un emploi.

*Eviter les pertes de temps.* Il y a deux manières principales de perdre le temps : Ne rien faire, et faire des riens. 1° Ne rien faire, c'est essayer d'une chose, puis d'une autre ; aller et venir dans sa propre maison par désœuvrement, par ennui profond, ennui qui, quelquefois, arrive à tel point qu'on ne se dissimule plus qu'on perd le temps, qu'on est enchanté de la plus sotte visite qui vienne faire diversion, qu'on cherche quelque occasion futile qui aide à le tuer. 2° Faire des riens, c'est jouer plus longtemps ou plus souvent qu'il ne faut, se livrer à la promenade, à la société plus que de raison, prolonger des conversations qui ne roulent sur rien d'important ou d'instructif, tenir des correspondances inutiles, etc. Quel'on se surveille secrètement ; que l'on s'interdise les choses inutiles ; et que les choses utiles elles-mêmes, on ne se les permette que tant qu'elles sont utiles, et pas une minute au delà ; on retrouvera bientôt une heure ou deux par jour, et peut-être davantage. Pour faciliter ce travail, nous ajouterons que la lère espèce de perte de temps, le *ne rien faire*, affecte deux formes principales, l'une perdre le temps en masse, par heures, par demi-journées ; l'autre laisse couler des dix minutes, des quarts d'heure dans l'oisiveté. Ces deux formes sont également funestes. Mais la 2me peut-être est plus dangereuse que la première ; car l'on ne s'aperçoit pas de la perte que l'on fait, on est loin d'en soupçonner l'étendue, on ne suppose pas, ce qui est pourtant la vérité, qu'elle se renouvelle souvent plusieurs fois par jour, et qu'une cinquantaine de quarts d'heure ainsi perdus par mois (ce qui est peu dire), c'est

un intervalle de 25 heures non seulement astronomiques, mais encore économiques (c'est-à-dire qui toutes pourraient avoir un emploi autre que le sommeil, la toilette ou les repas). Ces quarts d'heure perdus sont ceux qui séparent un travail d'avec un travail, ou d'avec un repos, ou d'avec une course, etc. Comme naturellement il faut du temps pour passer d'une occupation à une autre, on se dit que le quart d'heure qu'on a de libre sera presque totalement absorbé par les mesures à l'aide desquelles s'opérera le changement de travail, et qu'en conséquence ce n'est pas la peine de prendre ces mesures. Il serait facile pourtant, avec un peu d'attention, d'éviter l'inconvénient duquel on se plaint. Que ces instants soient consacrés à des lectures, et qu'on ait l'attention de laisser le livre ouvert ou marqué soit par un signet, soit autrement. Il est vingt manières d'arriver à ce résultat : n'en indiquons qu'une. En quittant un ouvrage de géométrie, par exemple, on replie le bout de la planche de laquelle on se sert entre les deux pages qu'on est en train de lire. Rien n'empêche de procéder d'une façon analogue, même pour des travaux autres qu'une lecture. On peut avoir sur une table particulière (le pupitre à écrire debout est généralement propre à cela) le travail tout prêt pour les instants dont il s'agit, travail auquel on se met et qu'on abandonne à volonté. On choisira pour cette espèce de travail volant le plus facile de tous, celui qui exige le moins de suite dans les idées. On ne se figure point combien on gagnera ainsi de temps. Si sur cette table des instants perdus on avait une petite pendule qui permit d'examiner combien l'on a ainsi gagné par jour, par mois, par an, on ne reviendrait pas de son étonnement.

*Utiliser les instants qui semblent déjà avoir un emploi.*

Ces instants sont ceux des courses indispensables, des promenades solitaires,